
NDO PROVINCIA

Séï-ryô-zi

LE

COUVENT DU DRAGON VERT

COMÉDIE JAPONAISE

TIRAGE

A CENT EXEMPLAIRES TOUS NUMÉROTÉS, DONT:

2 sur peau vélin
2 sur papier de Chine
4 sur papier chamois
92 sur papier vélin anglais.

Exemplaire N° 43

VINCENT BONA, Imprimeur de S. M. à Turin.

LE COUVENT

DU

DRAGON VERT

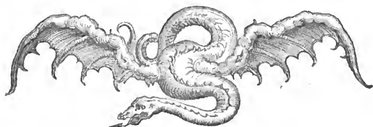
COMÉDIE JAPONAISE

ADAPTÉE A LA SCÈNE FRANÇAISE

POUR LA FÊTE ANNUELLE DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL

par

LEONE D'ALBANO



NICE

CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS



1872



A

M. TORRES CAICEDO

CHARGÉ D'AFFAIRES DES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

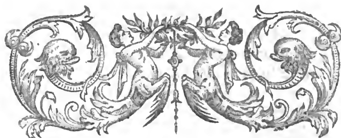
PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

MEMBRE DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL ET AMÉRICAIN.

HOMMAGE AFFECTUEUX

DE L'AUTEUR.





PRÉFACE



E Japon est à la mode. Nos dames et leurs toilettes sont là pour nous le dire et pour nous le démontrer. La mode a des priviléges à nuls autres semblables. Dans l'art, par exemple, elle substitue le laid au beau, l'insensé au raisonnable, les couleurs fausses et les notes criardes aux contrastes et aux accords harmoniques, la complexité grotesque à la simplicité naïve et gracieuse, l'éclat des paillettes et du clinquant à la fraîche corolle de la fleur des prés. Et malgré tout, la mode commande une immense armée d'admirateurs disciplinés, toujours prêts à vanter les

aberrations de l'esprit humain, dont elle est la plus étonnante formule. Il aurait peut-être fallu dire de l'esprit féminin; mais la mode a la prétention d'étendre son empire sur notre espèce toute entière, et le philosophe qui déclamait hier contre la crinoline et aujourd'hui contre les *poufs* japonais, peut avoir le bon sens pour lui, mais non point une égide contre le ridicule.

Voilà ce qui explique au lecteur comment on s'est décidé à lui offrir sous le patronage de la reine MODE, une petite comédie empruntée à la littérature de l'extrême Orient. Quelques mots sur cette littérature, et en particulier sur ses productions dramatiques, fourniront à leur tour des arguments utiles pour mettre l'auteur à l'abri des trop justes attaques de la critique.

L'unité de temps et de lieu, principe si hautement préconisé de notre science scénique et que l'école romantique ne s'est pas gênée de reléguer avec ce qu'elle appelle les vieux galons de l'école classique, cette unité ne paraît pas avoir préoccupé à aucune époque les Chinois et les Japonais. L'unité d'intérêt, qui est le seul principe sérieux et incontestable, leur a même souvent fait défaut; il en résulte qu'en général leurs pièces de théâtre, celles des Japonais principalement,

sont plus ou moins insupportables pour l'esprit européen. Le spectateur oriental veut voir sur la scène beaucoup d'imprévu, de bruit et de mouvement. Il lui faut de nombreuses surprises.

« Et surtout, comme disait Goethe dans « le prologue de *Faust*, beaucoup d'événe- « ments. On vient pour le spectacle; on « aime surtout à voir. S'il se déroule sous « les yeux beaucoup de choses, en sorte que « la foule ait de quoi regarder et s'extasier, « vous avez bientôt acquis un vaste renom; « vous êtes un homme chéri. C'est par la « masse seulement que vous pouvez entrai- « ner la masse. Chacun cherche quelque « chose qui lui convienne : qui apporte beau- « coup, apportera sa part à tout le monde, « et chacun sort du spectacle satisfait » (1).

Peu lui importe après cela, si on le fait assister à une foule d'incidents sans liaison, sans utilité pour l'économie générale de la pièce. Cela ne veut point dire que le théâtre, dans l'Asie orientale, n'offre jamais de ces pensées généreuses qui font battre les cœurs et de ces intrigues habilement imaginées qui captivent l'esprit du spectateur et l'intéres-

(1) Traduction de Jacques Porchat, Théâtre, t. III, p. 120.

sent d'une manière soutenue à la situation des personnages. Le plus grand poëte dramatique des temps modernes, Shakespear, ne nous montre-t-il point sans cesse, au milieu d'un *scenario* désordonné, le noble trinquant avec le vulgaire, le sublime avec le burlesque? — union adultère dont l'école moderne a réclamé l'héritage sans s'assurer le bénéfice d'inventaire.

Shakspear est dans ce genre un poëte sans prix:
Quelle variété régne dans ses écrits!
C'est tour à tour Sophocle, et Térence, et Paillasse.
Nul ne fait mieux que lui parler la populace.

a dit Viennet. Les auteurs japonais se garderaient bien de juger et d'agir autrement. La populace qui encombre la *Siba-ya* veut entendre parler comme elle parle elle-même; d'autant plus que, parfois, elle prend part à la représentation; et, sur la scène de Yédo, les interpellations des spectateurs et la réponse des artistes ne sont pas toujours un des moindres intérêts du spectacle.

Il est évident que, dans de telles conditions, on ne peut guère solliciter en faveur de la comédie japonaise, d'autre intérêt que celui qu'on accorde assez volontiers aux curiosités exotiques. En outre, certaines pièces nationales sont d'une telle longueur, qu'il

faut des mois entiers pour les représenter devant un public qui prend ses repas au parterre et au besoin s'y endort. Il en résulte que les pensées que çà et là nous serions tout disposés à admirer, que les situations qui pourraient nous plaire se trouvent le plus souvent perdues dans un labyrinthe d'aventures et de discours baroques au milieu duquel l'attention la plus bienveillante arrive toujours à se fatiguer et à se perdre. C'est ce qui fait que de longtemps encore, la lecture des œuvres dramatiques japonaises ne sera guère possible que pour les personnes adonnées spécialement à des travaux d'érudition et de philologie orientale.

La comédie que nous offrons au public, si elle ne présente pas le vaste ensemble de bizarreries dont les grandes pièces japonaises sont émaillées, aura du moins sur celles-ci le mérite de la brièveté relative. Empruntée aux sources chinoises, que les auteurs dramatiques du Nippon ne se font pas faute d'exploiter largement, elle est resserrée dans un cadre assez étroit pour permettre à chacun de suivre la petite intrigue qui s'y déroule. Le caractère de l'héroïne n'a rien qui puisse froisser la vraie morale, et malgré le vilain rôle de certains personnages de l'action, on peut après le dénouement dire, avec

Paul-Louis Courier : « Il ne faut point trop « détester le genre humain quoique détes- « table ».

Il faut avouer, il est vrai, qu'on ne professe pas dans cette pièce une idée bien respectueuse pour les nonnes du pays, mais

> Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
> Que d'être pure et nette de péché
> Soit privilége à la guimpe attaché (1).

et l'auteur ne peut-il pas ajouter avec La Fontaine :

> .... Je veux que les nonnains
> Fassent les tours en amour les plus fins.

Ce n'est là qu'une péccadille, et l'important c'est que le crime n'y soit pas récompensé comme il est parfois dans les tragédies d'Euripide par exemple (2), et trop souvent dans les productions de notre théâtre contemporain :

> .... pœnâ gaudebis amara
> Nominis invisi, tandemque fatere laetus [rum.
> Nec surdum, nec Tiresiam quemquam esse Deo-
>
> (Juvenal, *Sat.* xiii).

(1) La Fontaine, *Contes*, Mazet.

(2) Voy. à ce sujet la préface de l'édition de M. Weil, p. xi.

Je n'ai rien à dire des fragments de poésies qu'on y a rendus en prose ou en vers français; le lecteur indulgent tiendra compte des différences de sentiment qui existent dans ces climats et dans les notres; et d'ailleurs, comme dit Gutierrez, le charmant poëte Néo-granadin (1):

Podrá jamas terrestre poesía
Mas elocuente ser que el corazon?

Enfin l'auteur doit avouer qu'il ne saurait être de l'avis de l'illustre Poquelin, quand l'auteur de l'*Impromptu de Versailles* dit à propos des œuvres de l'esprit:

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Le temps fait beaucoup, et les imperfections du *Couvent du Dragon Vert* doivent être, au moins pour une certaine part, mises sur le compte de ce tout puissant créateur et destructeur des choses humaines. L'Athénée oriental, au mois de novembre dernier, ayant résolu de donner à ses membres une représentation dramatique orientale pour sa fête annuelle, l'auteur fut invité à fournir

(1) Cité par Torres Caicedo, *Ensay. biograf.*, p. 40.

aussi promptement que possible une comédie japonaise. Quelques jours seulement lui furent accordés pour choisir le sujet, adapter la pièce à la scène française, rédiger le dialogue, et fournir des copies à la troupe improvisée pour la représenter. Dans cette situation, il a fallu composer vite, rédiger vite, et puiser largement partout où le théâtre de l'extrême Orient pouvait fournir des ressources pour la pièce demandée.

L'auteur, en terminant, n'a donc qu'à réclamer l'indulgence du public, en disant avec la même franchise que Térence (1):

Fatetur transtulisse, atque usum pro suis.

(1) Prologue de l'*Andrienne.*

LE

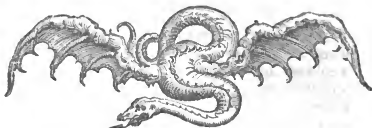
COUVENT DU DRAGON VERT

PERSONNAGES

Rokoubara Yeïsan, Mandarin	MM.	Emile Féry
Tanaka-Rokousabourô, Prêteur		Duchateau
L'Étudiant		Du Chastaingt
L'Officier de police		Dubos
La Supérieure du couvent	Mlle	Eugénie Frédéricque
Hananoto, fille du Mandarin	Mlle	Alphonsine Camille
Osougoumo, servante du couvent	Mlle	Aimée Foulquier
Premier buveur	MM.	Dauscare
Deuxième buveur		Emile Calmette

Agents, religieuses, hommes et femmes du peuple.

Cette pièce a été représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Athénée oriental, le 22 décembre 1871.



LE COUVENT
DU DRAGON VERT

ACTE PREMIER

(La scène se passe à l'intérieur de l'habitation du prêteur, dans la petite ville de Simoda (1).

SCÈNE PREMIÈRE

Le prêteur seul, assis sur une natte, avec une petite table devant lui et un coffre-fort à sa droite.

LE PRÊTEUR

Trois mille six cent vingt-cinq taëls (2) m'ont rapporté en six mois dix-huit cent quatre-vingt-cinq taëls, c'est-à-dire un peu plus de moitié de l'argent que j'ai prêté. En continuant de la sorte, mes petites économies auront doublé en

un an, et pour peu que je vive encore une cinquantaine d'années, — Pourquoi pas? — j'arriverai avec mon petit pécule, grâce aux intérêts des intérêts et aux intérêts des intérêts des intérêts, à loger dans ma chère cassette une somme ronde d'un petit million de taëls. Ma nourriture ne diminuera pas beaucoup mon avoir: je ne suis pas difficile pour mes repas; quelques sapèques de riz par mois et de temps à autre une invitation chez un emprunteur ou chez un créancier, voilà plus qu'il n'en faut pour soutenir l'estomac d'un honnête homme. Quant à ma toilette, elle ne me coûtera pas bien cher. Mon père se connaissait en étoffes solides, et cette robe qu'il a portée toute sa vie, avec quelques raccommodages de loin en loin, durera certainement bien autant que Bouddha me laissera en ce monde. Ce n'est pas qu'elle soit fort coquette, et pour la mettre à la dernière mode, il faudrait peut-être y faire quelques retouches. Mais à quoi bon? ne suis-je pas fort bien dans cet accoutrement? il est simple et de bon goût. D'ailleurs quand je vais en visite, ce n'est pas mon vêtement que l'on regarde. C'est toi, sacoche chérie, heureux véhicule de mes jolis taëls, c'est toi que tous les yeux contemplent d'envie, c'est toi qui m'ouvres la maison des mandarins et répands sur ma route la fleur de prunier la plus fraîchement éclose. — Mais j'y songe, l'argent qu'on m'a rendu tout-à-l'heure m'a produit bel et bien 1885 taëls: maintenant que le voilà rentré dans ma cassette, il ne me rapportera plus rien.

Par Sakya-Nyoraï ! (3) je n'y réfléchissais pas, et pour peu qu'il reste quelques années seulement sans me donner d'intérêts, je n'aurais plus encore les intérêts des intérêts, ni les intérêts des intérêts des intérêts, de sorte qu'il me faudrait vivre encore plus d'un siècle pour arriver à réunir mon petit million. L'empereur Souinine (4), dit l'histoire, vécut, il est vrai, 140 ans ; mais je ne suis pas absolument sûr de vivre aussi longtemps que lui. « Quand ton esprit est troublé, dit le sage Kôbô-daïsi (5), quitte ta natte et sors. » Allons ! *(Il se lève)*. Rendons-nous à la place du marché, et là nous rencontrerons peut-être quelque négociant dans la gêne, ou quelque fils de Seigneur à court d'expédient. Je vais donc..... *(On frappe à la porte)* Qui diable frappe de la sorte. Ce ne peut être qu'un voleur qui vient me dépouiller, m'assassiner..... A moins cependant que ce ne soit un emprunteur qui aie besoin de mes bons offices. Ouvrons, et que Bouddha me protége !

SCÈNE II

LE PRÊTEUR, LE MANDARIN

LE PRÊTEUR

(A part) Un officier du taïkoun ! (6) ah ! je suis perdu !!! *(Au mandarin)* Seigneur, quelle heureuse fortune m'a valu l'insigne honneur de recevoir dans ma froide cabane, un si haut et si

puissant personnage? Daigne votre Grandeur jeter sur mon humble carcasse(7) un regard de bienveillance et de pitié et me pardonner mon indignité. Votre esclave attend humblement les ordres de votre Eminence.

LE MANDARIN

Mon ami.....

LE PRÊTEUR

(A part) Son ami!

LE MANDARIN

J'ai depuis longtemps entendu parler de vos vertus.....

LE PRÊTEUR

(A part) Les vertus de qui?

LE MANDARIN

Jamais vous n'avez opprimé la veuve ni persécuté l'orphelin.

LE PRÊTEUR

(A part) Au contraire, j'ai prêté de l'argent à l'un et à l'autre.

LE MANDARIN

Vous avez protégé le pauvre.

LE PRÊTEUR

(A part) J'ai surtout protégé ma cassette jour et nuit.

LE MANDARIN

Vous n'avez jamais versé le sang (8).

LE PRÊTEUR

(A part) Je n'ai versé que des taëls dans mon petit coffre.

LE MANDARIN

Vous avez toujours obéi à la religion qui ordonne de témoigner du respect à tout papier écrit, parceque le papier peut reproduire la parole des sages (9).

LE PRÊTEUR

J'ai surtout respecté le papier monnaie.

LE MANDARIN

Enfin vous avez pratiqué les cinq dévouements et accompli les dix vertus.

LE PRÊTEUR

J'ignore, je l'avoue, quel peut être l'intérêt annuel de ces quinze choses là.

LE MANDARIN

Eh bien! j'ai voulu témoigner à un sage tel

que vous toute mon admiration, en venant, en personne, lui communiquer un ordre du taïkoun.....

LE PRÊTEUR

Du taïkoun !

LE MANDARIN

.....qui m'est arrivé tout à l'heure. Son Altesse a daigné jeter les yeux sur le plus modeste de ses serviteurs, et il m'ordonne de me rendre à la capitale pour y remplir une fonction importante dans son Conseil. Suivant les termes de la dépêche, je dois quitter aujourd'hui même Simoda et me rendre, sans m'arrêter un seul instant, à ma destination.

LE PRÊTEUR

(A part) S'il est si pressé qu'il parte donc vite. Moi aussi je suis pressé de partir.

LE MANDARIN

Or, mon ami.....

LE PRÊTEUR

(A part) Encore !

LE MANDARIN

Pris de la sorte au dépourvu, je n'ai pas eu le temps nécessaire pour réunir les fonds dont j'ai besoin.....

LE PRÊTEUR

(A part) Je commence à comprendre.

LE MANDARIN

.....pour couvrir mes dépenses de voyage et mes frais d'établissement à Yédo. J'ai pensé que vous consentiriez à me prêter mille taëls que je compte vous rendre dans un an, jour pour jour, avec un honnête intérêt. La proposition vous convient-elle?

LE PRÊTEUR *(se relevant)*

Je serais fort honoré de faire à votre Grandeur le prêt qu'elle daigne demander à son esclave; malheureusement j'ai promis tout l'argent dont je puis disposer à un négociant d'une ville voisine et je désire ne point me dédire vis-à-vis de lui, d'autant plus qu'il s'agit d'une affaire fort avantageuse et qui doit nous donner à tous deux de gros bénéfices. Une autre fois.....

LE MANDARIN

Mais enfin quels pourront-être ces bénéfices?

LE PRÊTEUR

Le négociant en question, si je lui prête mes mille taëls, s'engage à m'en rendre le double au bout d'une année et votre Grandeur comprendra.....

LE MANDARIN

Je comprends qu'il vous faut une affaire encore plus productive pour vous décider à renoncer à

celle que l'on vous propose. Eh bien ! comme il s'agit pour ma carrière d'un avancement que, dans d'autres circonstances, je n'obtiendrais pas en vingt ans, je consens à vous promettre un bénéfice double, soit 3000 taëls à vous rendre dans un an pour les mille taëls que vous me prêterez aujourd'hui. Dépêchez-vous donc de me remettre cette somme.

LE PRÊTEUR

Mais.....

LE MANDARIN

Encore un *mais*. Ma proposition ne vous semble-t-elle donc point avantageuse ?

LE PRÊTEUR

Je ne dis pas cela, mais.....

LE MANDARIN

Avez-vous peur, par hasard, de n'être pas remboursé, et pouvez-vous supposer qu'un officier du taïkoun veuille jamais manquer à ses engagements ?

LE PRÊTEUR

Je ne dis pas cela; mais votre Grandeur n'ignore pas qu'aujourd'hui surtout, l'argent est fort rare, et que l'homme d'ordre ne doit point prêter celui qu'il possède sans demander les plus sérieuses garanties.

LE MANDARIN

Rien de plus simple, mon ami, je vous remettrai en échange de vos taëls une reconnaissance de la somme promise, avec engagement formel de vous rembourser d'aujourd'hui en un an.

LE PRÊTEUR

Mais lorsque votre Seigneurie aura quitté Simoda, comment son vil esclave pourrait-il lui réclamer son argent et se faire payer si personne dans cette ville ne s'était rendu répondant de la créance?

LE MANDARIN

Qu'à cela ne tienne, je puis vous obtenir la signature de Madame la Supérieure du Couvent du Dragon Vert, qui se chargera volontiers d'opérer entre vos mains le remboursement en mon nom.

LE PRÊTEUR

Dans ce cas, je me déciderai à remettre à votre Grandeur la somme qu'elle me demande, surtout si votre noble fille veut bien joindre également sa signature en garantie de ma créance.

LE MANDARIN

Mais vous me demandez là une chose impossible. D'ailleurs quelle nouvelle garantie vous

offrirait la signature de ma fille jointe à celle de Madame la Supérieure du Couvent du Dragon Vert?

LE PRÊTEUR

Votre Grandeur a raison; la demande de son esclave est insensée. La promesse d'un officier du taïkoun doit suffire à tout le monde; et je me contenterais de cette promesse, sans aucun écrit, si je pouvais encore disposer de mes taëls; malheureusement je me suis engagé et.....

LE MANDARIN

Mon ami.....

LE PRÊTEUR

Monseigneur.....

LE MANDARIN

Le service que vous me rendrez sera pour moi grand comme les Montagnes; ma reconnaissance envers vous sera profonde comme l'Océan.

LE PRÊTEUR

Ma stupide personne a offensé le noble lettré; votre Grandeur me permettra de me retirer de ses augustes regards.

LE MANDARIN

(A part) Les paroles ne servent à rien sur l'esprit de ce chien. Le temps presse, il faut lui accorder ce qu'il demande. *(Au prêteur)* Voyons, mon ami, je vais vous satisfaire. De ce pas je me rends au Couvent du Dragon Vert, et dans un instant je reviens ici avec la reconnaissance sur laquelle j'aurai fait préalablement apposer la signature de Madame la Supérieure et celle de ma fille. A tout à l'heure.

LE PRÊTEUR

(saluant les mains sur les genoux (10)

A l'honneur de paraître de nouveau sous vos yeux.

SCÈNE III

LE PRÊTEUR *(seul)*

Gloire à l'éternel Lotus! Le divin Sakya-Nyoraï a daigné protéger son stupide serviteur. Trois mille taëls au bout d'un an pour un prêt de 1000 taëls, avec une reconnaissance garantie par trois signatures, voilà ce qui s'appelle une honnête affaire! Que le ciel m'en procure de pareilles le reste de mes jours et je n'aurai pas besoin d'attendre l'âge de l'empereur Souïnine pour posséder, dans ma chère cassette, le petit million que j'ai rêvé. Allons compter la somme que me demande ce seigneur dans la gêne, et soyons

prêt à terminer l'affaire sans lui laisser le temps de se dédire. *(Il ouvre sa cassette et compte l'argent)* Un, deux, trois, quatre, *cinq, sept,* huit, neuf, dix. C'est cela, ne nous trompons pas. Un, deux, trois, quatre, cinq, *six, huit,* neuf, dix. La somme est prête *(on frappe à la porte).* Cachons la somme jusqu'à ce que la reconnaissance me soit remise.

SCÈNE IV

LE PRÊTEUR, LE MANDARIN

LE MANDARIN

Mon ami, je vous apporte la reconnaissance que je vous ai promise et sur laquelle vous trouverez la signature de Madame la Supérieure du Couvent du Dragon Vert et celle de ma fille.

LE PRÊTEUR

Je suis à vos ordres. *(Lisant)* Le 1er jour de la 2me décade de la 3me lune de l'année du rat, je m'engage, conformément aux lois du pays, à payer à Tanaka Rokousabourô, négociant à Simoda, la somme de 3ooo mille taëls qu'il m'a prêtés aujourd'hui. C'est bien cela.

LE MANDARIN

Dès le moment où nous sommes convenus que *trois* font *un,* c'est cela en effet *(il prend*

un pinceau et signe la reconnaissance). Maintenant êtes-vous satisfait?

LE PRÊTEUR

L'humble esclave n'a d'autre ambition que celle d'être agréable à votre seigneurie. Elle a daigné abaisser sa bienveillance vers la stupide créature, qu'Elle lui permette d'élever vers elle ses 1000 taëls *(Il lui remet un sac d'argent).*

LE MANDARIN

Merci. Je vais maintenant me rendre en toute hâte dans ma demeure, préparer mes bagages pour me conformer à la volonté de mon prince.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

(La scène représente une place, au fond de laquelle on aperçoit les palissades et la porte du Couvent du Dragon Vert).

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÊTEUR,
LA SUPÉRIEURE, RELIGIEUSES

LE PRÊTEUR

Je me rendais justement au Couvent du Dragon Vert, pour faire une visite à Madame la Supérieure. Daignerait-elle s'entretenir un instant avec ma stupide personne ?

LA SUPÉRIEURE

Je suis prête à vous entendre. *(Aux religieuses)* Quant à vous, mes enfants, retournez au monastère. Dans un moment, j'irai vous rejoindre et prendre part à vos saintes occupations.

LE PRÊTEUR

Madame la Supérieure n'a pas oublié qu'il y a juste un an aujourd'hui, le seigneur Rokoubara Yeïsan, m'a emprunté 1000 taëls, et que, par

un engagement signé de lui, de sa fille et de votre Noble personne, il a été convenu que cette somme me serait rendue avec 2000 taëls d'intérêts au bout d'une année. L'année est expirée, et je viens réclamer cette somme que, par une clause du contrat, vous vous êtes engagée à me rembourser personnellemet.

LA SUPÉRIEURE

Le noble marchand voudra bien attendre quelque temps encore. Le seigneur Rokoubara Yeïsan a été envoyé en mission, il y a déjà plusieurs mois, dans les îles du Nord, et depuis lors nous n'avons plus reçu de ses nouvelles. Sa fille inquiète sur son sort, s'est retirée dans notre couvent, où elle vit isolée dans une profonde tristesse. Le vent d'hiver a fané la fleur de prunier que le printemps avait fait s'épanouir; les branches flétries du rhododendrum se sont affaissées sur le sol (11).

LE PRÊTEUR

Il me faut cependant mon argent, et de suite. J'ai pris de mon côté des engagements formels dont je dois m'acquitter sans aucun délai. Si le seigneur Rokoubara Yeïsan ne peut payer sa dette, que sa fille ou Madame la Supérieure réunissent les fonds nécessaires pour me rembourser à sa place.

LA SUPÉRIEURE

Que le noble marchand prenne un peu patience; il n'a rien à craindre en attendant un peu. Le seigneur Yeïsan reviendra certainement un jour, et alors il ne manquera pas de s'acquitter généreusement de sa dette.

LE PRÊTEUR

Madame la Supérieure parle beaucoup, mais ce qu'elle dit.....

LA SUPÉRIEURE

Ce que je dis?

LE PRÊTEUR

.....est au moins fort ridicule. Si dans dix ans le seigneur Yeïsan n'est pas de retour, j'aurai attendu pendant dix ans mon argent. Ma bonne Dame, puisque vous ne comprenez rien aux affaires, je ne veux pas vous dissimuler mes intentions. Rendez-vous sur-le-champ près de la fille de mon créancier, et réclamez-lui les trois mille taëls qu'elle me doit. Si elle est en mesure de me rembourser, rien de mieux; dans le cas contraire..... Ma bonne religieuse, vous connaissez mon isolement. Bien que je sois dans une situation de fortune assez satisfaisante et que l'accueil des habitants de la ville me soit généralement assuré, j'éprouve au fond du cœur une profonde

tristesse. Si Hananoto consent à devenir mon épouse, intérêt, capital, je renonce à tout. Mettez tous vos soins à la réussite de cette affaire, employez au besoin ces petits stratagèmes que vous savez imaginer si merveilleusement, et comptez sur toute ma gratitude. Comme vous agirez, j'agirai moi-même.

LA SUPÉRIEURE

Mais y songez-vous? Quelle folle idée! Quoi, vous voudriez épouser la fille d'un officier du taïkoun, une fleur à peine éclose, une jeune fille si pure et si timide. Jamais, non jamais, elle n'acceptera une si abominable proposition. Elle vous doit de l'argent, soit; qu'elle reste votre débitrice, mais ne lui en demandez pas davantage.

LE PRÊTEUR

Ne lui demander que de rester ma débitrice, c'est trop peu pour moi. Ma bonne Supérieure, accédez à mes vœux; je vous en conjure, soyez-moi propice. Pour vous témoigner tout mon attachement, je vais croiser les bras sur ma poitrine (12) *(il croise les bras).*

LA SUPÉRIEURE

Oh! dans ce cas, je m'agenouille devant vous *(elle s'agenouille).*

LE PRÊTEUR

Puisque vous vous agenouillez, je vais frapper la terre de mon front (13) *(il frappe la terre de son front)*. Au nom sacré de Bouddha, ma bonne Supérieure, ayez pitié de ma stupide personne. Il ne dépend que de vous de mettre le comble à mon bonheur.

LA SUPÉRIEURE

Seigneur marchand, puisqu'on ne peut rien obtenir de vous, attendez au moins quelques heures, je vais faire en sorte de me procurer de l'argent pour vous satisfaire. Quant au mariage, je ne veux à aucun prix me charger de la proposition.

LE PRÊTEUR *(prenant un ton sévère)*

Puisque la prière n'a point d'influence sur vous, parlons d'autre chose. Lorsque le seigneur Rokoubara Yeïsan, il y a un an, est venu m'emprunter de l'argent dans ma froide maison, qui lui a servi de caution? Eh bien! je cours porter plainte devant le magistrat. Fi donc! une religieuse, la Supérieure d'un couvent de femmes qui se fait entremetteuse d'affaires, signe un emprunt, et s'associe à un acte qui met une jeune fille chaste dans le cas de devenir servante pour garantir une dette. Ma bonne amie, vous serez punie avec toute la sévérité des lois. Aujourd'hui, demain au plus tard, j'aurai le plaisir

de voir fouetter sur la place publique, Madame la Supérieure du Couvent du Dragon Vert. Je vous quitte, à bientôt.

LA SUPÉRIEURE

De grâce, arrêtez un moment et daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Pensez que le seigneur Rokoubara Yeïsan peut revenir d'un moment à l'autre, revêtu des insignes de sa nouvelle dignité et tout-puissant dans notre ville. Que ferez-vous alors, quand il saura que vous avez voulu lui ravir sa fille chérie?

LE PRÊTEUR

Je réfléchirai alors sur ce que je dois faire. Quant à vous, je vous engage à y réfléchir tout de suite. Les obstacles que vous entrevoyez à la réalisation de mes vœux sont peut-être de pures chimères. Qui vous dit qu'après lui avoir parlé en ma faveur, la charmante Hananoto ne sera pas la première à désirer notre entrevue? Je compte sur vous pour me fournir les moyens de la voir à la nuit tombante. Soyez assurée que je tiendrai envers vous mes promesses, soit que j'aie à vous récompenser, soit que j'aie à me venger. Au revoir.

SCÈNE II

LA SUPÉRIEURE *(seule)*

Oh! monsieur le prêteur, vous dites que je

suis une religieuse et que..... Au fait, qu'avais-je besoin de me mêler de cette affaire? Me voilà maintenant dans une bien vilaine situation. Si je ne contente pas ce chien d'usurier, ma réputation est perdue et mes reins auront à payer les fautes de ma cervelle. Allons, jouons au plus sûr..... tant pis pour les conséquences. Je vais de ce pas proposer le mariage à Hananoto *(Appelant)* Osougoumo! Osougoumo!

SCÈNE III

LA SUPÉRIEURE, LA SERVANTE

LA SERVANTE

Madame m'a appelée?

LA SUPÉRIEURE

Dites à Mademoiselle Hananoto que j'ai à lui parler.

SCÈNE IV

LA SUPÉRIEURE *(seule)*

Voilà le moment de mettre en œuvre toute l'intelligence que le Ciel a daigné m'accorder. Si je ne réussis pas à convaincre Hananoto, je suis perdue. Devant un pareil danger, je ne dois reculer devant aucun stratagème. La voici: cherchons à cacher l'émotion que j'éprouve au moment de plaider une si vilaine cause.

SCÈNE V

LA SUPÉRIEURE, HANANOTO

LA SUPÉRIEURE

Avancez, mon enfant, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

HANANOTO *(avec émotion)*

Auriez-vous reçu des nouvelles de mon père? Lui serait-il arrivé quelque accident? Ah! parlez vite, Madame; je ne sais pourquoi je crois voir sur votre figure que la nouvelle que vous avez à m'apprendre est une mauvaise nouvelle.

LA SUPÉRIEURE

(A part) Pauvre enfant, on dirait qu'elle prévoit déjà le coup qui doit la frapper. *(Haut)* Tranquillisez-vous, ce n'est point une nouvelle de deuil que j'ai à vous annoncer. Tout au contraire; il s'agit d'une demande qui m'a été faite à l'effet de contracter un mariage avec vous.

HANANOTO

Un mariage!

LA SUPÉRIEURE

Oui, mon enfant. Il me semble qu'il n'y a

rien en cela qui doive vous attrister; et si je comprends l'émotion que vous éprouvez tout d'abord, j'espère que des sentiments de joie ne tarderont pas à lui succéder dans votre cœur.

HANANOTO

Mais, Madame la Supérieure, oubliez-vous donc que mon père est absent depuis une année, et que la fille d'un officier du taïkoun ne saurait oublier ses devoirs au point de contracter une union sans avoir obtenu le consentement de sa famille. D'ailleurs la tristesse dans laquelle je suis plongée, depuis que je vis retirée dans votre Couvent, ne me permet point de songer au mariage. Permettez-moi, je vous prie, de refuser la demande sans en savoir davantage, et de me retirer dans ma petite cellule pour y prier Amida (14) et pour pleurer à mon aise.

LA SUPÉRIEURE

Votre tristesse, mon enfant, me touche profondément. Mais il ne s'agit pas aujourd'hui d'une demande en mariage ordinaire; et si vous repoussiez si brusquement ces premières ouvertures, il pourrait en résulter les plus grands malheurs pour vous et pour moi.

HANANOTO

Expliquez-vous, Madame, je vous en conjure!

J'ai hâte de comprendre l'énigme menaçante que vous me proposez.

LA SUPÉRIEURE

Vous n'avez sans doute pas oublié qu'il y a un an, à pareil jour, votre respectable père, appelé par le taïkoun à se rendre sur-le-champ à la capitale, fut obligé d'emprunter à un marchand de notre ville une somme de mille taëls pour couvrir les frais de voyage et de son établissement à Yédo. Vous vous rappelez aussi que le marchand ne voulut consentir à prêter cet argent, qu'à la condition qu'une reconnaissance de 3000 mille taëls lui serait remise avec votre signature et la mienne pour lui servir de garantie. Ce même marchand est venu me voir tout à l'heure pour me présenter sa traite; et lorsque je lui ai répondu que, par suite de l'absence de votre noble père, il nous était impossible de l'acquitter, il m'a offert de renoncer au capital et aux intérêts si vous consentiez.....

HANANOTO

Assez, Madame, je vous ai compris. Répondez au marchand que je préférerais mille fois mourir plutôt que de contracter une union dans de telles circonstances.

LA SUPÉRIEURE

Ma pauvre enfant, je comprends aisément

l'exaltation de votre esprit et la réponse brusque que vous venez de m'adresser. Moi-même, toute la première, j'ai repoussé dès l'abord cette proposition. Mais bientôt j'ai dû considérer avec un esprit plus calme la situation sans issue qui nous est faite sans doute par quelque génie malfaisant, et j'ai acquis la conviction qu'il ne fallait point aggraver les choses par une réponse trop formelle et irréfléchie. D'ailleurs ce marchand est un homme riche, instruit, jeune.....

HANANOTO

Jeune?

LA SUPÉRIEURE

Aimable.....

HANANOTO

Aimable?

LA SUPÉRIEURE

Et, ma foi, fort joli garçon. Au lieu de repousser brusquement ses avances, consentez à avoir tout à l'heure quelques instants d'entretien avec lui. S'il vous déplaît, il ne vous sera pas difficile de faire traîner les choses en longueur, ce qui donnera à votre noble père le temps de revenir ici, sans que nous ayons eu de malheurs à regretter par suite de sa créance, sans vous exposer enfin à être enlevée de ce

Couvent par la force, pour aller dans une maison inconnue remplir les fonctions de servante près d'un maître sévère et grossier, vous la fille d'un officier du taïkoun ! Si, au contraire, le marchand vous plaisait, et ce n'est pas impossible, jeune fille....

HANANOTO

S'il me plaisait.....

LA SUPÉRIEURE

S'il vous plaisait..... eh bien ! vous suivriez les inspirations de votre cœur. Et alors vous pouvez être sûre que je ne serai pas là pour vous en empêcher.

HANANOTO

Mais si l'on venait à apprendre que j'ai consenti à avoir un entretien avec un jeune homme dans l'intérieur du Couvent, ma réputation serait perdue, et mon noble père, à son retour, n'aurait plus qu'à maudire sa fille pour avoir déshonoré sa maison. Vous-même, Madame la Supérieure, ne craignez-vous pas qu'une pareille entrevue, dans votre sainte demeure, n'excite contre vous les propos malveillants et ne vous prépare toutes sortes de vicissitudes ?

LA SUPÉRIEURE

Croyez bien, mon enfant, que j'ai songé à

tout, que j'ai tout prévu. Pas plus que la mienne, je ne voudrais exposer la réputation d'une jeune fille que son noble père a confiée à mes soins. Dans ce monastère, il n'est personne qui ose enfreindre mes ordres. Tout à l'heure, lorsque les dernières lueurs du jour seront dissipées, je ferai rentrer dans leurs cellules toutes les religieuses du Couvent. Seule, la servante Osougoumo, instruite de mes desseins, veillera à la porte; et lorsque le marchand s'y présentera, elle l'introduira sans bruit dans l'intérieur du monastère, où vous pourrez vous entretenir un moment avec lui.

HANANOTO

Non, Madame, je ne puis m'associer à un aussi coupable projet. *(Se jetant à genoux)* Je vous en conjure, évitez-moi cet affront et ne me refusez pas une main secourable sur le bord de l'abîme où mon mauvais génie a juré de me précipiter. Mon union doit être la sainte union de l'oiseau phénix, je ne dois pas répondre aux avances de cette caille amoureuse et insensée.

LA SUPÉRIEURE

Vous regretterez un jour, mon enfant, la légèreté de vos refus d'aujourd'hui. Le mariage que le ciel vous offre, vous promettait une félicité égale en durée à la vie des grues (15), à la longévité des pins. Rentrez dans votre cellule, et ré-

fléchissez mûrement à ce que vous devez faire. Vous déciderez s'il vaut mieux pour votre renommée consentir ce soir à quelques moments d'entretien avec ce marchand, ou suivre demain la police qui vous conduira de force, comme servante, dans la maison où, par votre travail de tous les instants, vous devrez racheter la dette que vous avez contracté par votre noble père. Allez.

SCÈNE VI

LA SUPÉRIEURE, LA SERVANTE

LA SUPÉRIEURE

Écoutez, Osougoumo, mes instructions pour ce dont je vous ai déjà entretenue *(elle lui parle bas à l'oreille)*. M'avez-vous bien comprise?

LA SERVANTE

Soyez tranquille, Madame, ce sont là des instructions qui ne me déplaisent pas du tout. Fiez-vous sur moi pour faire ce que vous m'avez recommandé, et même toute autre chose de ce genre qu'il vous plairait de me recommander encore.

LA SUPÉRIEURE

Eh bien! ne vous éloignez pas de la porte du Couvent. De ce pas, je vais informer le marchand

Rokousabourô de ce que nous avons préparé à son intention.

SCÈNE VII

LA SERVANTE *(seule)*

Elle a bien raison de compter sur moi en cette circonstance, Madame la Supérieure. Il n'y a pas de danger que je remplisse mal de telles fonctions. D'ailleurs, que voulez-vous, le Ciel n'a pas donné à tout le monde les mêmes talents, et s'il est vrai que je n'en ai guère pour servir les religieuses d'un Couvent, je me sens au contraire des dispositions peu communes pour servir les amoureux. Avez-vous jamais vu Mademoiselle Hananoto qui fait des grimaces parcequ'on lui annonce la visite d'un jeune et joli garçon? Par Bouddha! si c'était avec moi qu'on voulût causer, je jure bien que je ne ferais pas tant de manières. Mais je crois entendre quelqu'un. Allons bravement au poste qui nous est assigné.

SCÈNE VIII

LE PRÊTEUR *(seul)*

Je n'arriverai donc point à trouver cette maudite porte. La nuit est tellement obscure que je ne sais vraiment pas trop si j'en approche ou si je m'en éloigne. Bon, voilà que je me cogne dans je ne sais quelle palissade. Coquin de sort!

encore un faux pas. Si je continue, je risque de donner l'éveil et de me faire un mauvais parti. Il ne fallait plus que cela; où diable est-ce que je marche?....

SCÈNE IX

LE PRÊTEUR, UN OFFICIER DE POLICE, DES AGENTS

L'OFFICIER DE POLICE

Qui va là! Sans doute quelque rôdeur de nuit, quelque vagabond se disposant à escalader la palissade du monastère pour s'y livrer au pillage *(il court au-devant du prêteur qu'il ne peut trouver)*. Le brigand nous a échappé. Cherchez-le sans relâche..... Le voilà; c'est lui; je le tiens.

LE PRÊTEUR

Nobles seigneurs.

L'OFFICIER DE POLICE

Misérable voleur.

LE PRÊTEUR

Daignez.....

L'OFFICIER DE POLICE

Le scélérat ose encore élever la voix. Vite,

qu'on l'enchaîne et que l'on le conduise à la prison de la ville où il demeurera jusqu'à ce que demain matin le magistrat puisse faire son affaire.....

LE PRÊTEUR

Mais je ne suis pas un voleur; de grâce.....

L'OFFICIER DE POLICE

Ce coquin fait des efforts pour nous échapper; donnez-lui du bâton pour lui apprendre à se débattre de la sorte avec la police. *(Après avoir fustigé le prêteur, les agents l'emmènent).*

SCÈNE X

LA SERVANTE, L'ÉTUDIANT

L'ÉTUDIANT

Que diable se passe-t-il donc ici? Un homme qu'on emmène. Ah! la drôle d'affaire!

LA SERVANTE *(à voix basse)*

Par ici, seigneur, par ici.

L'ÉTUDIANT

Une voix de femme qui appelle! — C'est sans

doute l'homme qu'on vient d'arrêter qu'elle attend dans l'obscurité. — Si je me présentais à sa place? Je ne sais que faire de mon temps ce soir. C'est peut-être une bonne fortune que Bouddha m'a réservée. Je ne risque toujours pas grand' chose. Avançons et laissons au sort le soin de décider ce qui doit arriver. *(Il se dirige vers la porte du Couvent).*

LA SERVANTE

Vous voilà donc enfin; ce n'est pas sans peine. Entrez.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

La scène se passe à l'intérieur du Couvent, dans la cellule de la fille du mandarin.

SCÈNE PREMIÈRE

LA SERVANTE, L'ÉTUDIANT

LA SERVANTE

Veuillez vous reposer un instant; je vais de suite.....

L'ÉTUDIANT

Attendez un moment; j'ai quelques demandes à vous adresser.

LA SERVANTE

(A part) Il a des demandes à m'adresser; mais il est charmant ce garçon ! *(Haut)* Seigneur, demandez-moi ce qu'il vous plaira : je n'ai pas l'habitude de me faire prier.

L'ÉTUDIANT

Comment se nomme mademoiselle ?

LA SERVANTE

(A part) Il demande mon nom; s'il pouvait

me demander encore autre chose. *(Haut)* Osougoumo, seigneur, est le nom de votre servante.

L'ÉTUDIANT

Osougoumo, c'est-à-dire « Nuages légers », le joli nom vraiment..... Eh bien! dites-moi maintenant, quel est l'âge de Mlle Osougoumo?

LA SERVANTE

Seize ans, seigneur, à la floraison prochaine des pivoines, est l'âge de votre servante.

L'ÉTUDIANT

Un âge charmant, surtout quand l'on aime. Mlle Osougoumo aurait-elle déjà aimé?

LA SERVANTE

Depuis un instant, oui; mais pas avant, par Bouddha! je vous le jure.

L'ÉTUDIANT

(A part) Ah! je saisis; elle a sans doute été captivée par les attraits de ce niais qui vient de se faire arrêter tout-à-l'heure. *(Haut)* Est-elle jolie?

LA SERVANTE

(A part) L'étrange question! il n'y voit donc

pas clair? *(Haut)* Vous le pouvez dire mieux que moi, seigneur; il vous suffit d'ouvrir les yeux.

L'ÉTUDIANT

(A part) Je commence à comprendre..... elle répond pour son compte.

SCÈNE II

L'ÉTUDIANT, HANANOTO, LA SERVANTE

HANANOTO *(dans le fond de la scène)*

Mais il n'est pas trop mal, ce jeune homme. Madame la Supérieure ne m'a pas trompée. Il est jeune et sa démarche est élégante.

L'ÉTUDIANT *(à la servante)*

Vous m'attendiez donc ce soir?

LA SERVANTE

Certainement, seigneur, et même je commençais à m'impatienter de ne point vous voir venir. *(Apercevant Hananoto, à part)* Je m'y attendais, la voilà qui vient nous déranger juste au plus beau moment. *(Haut)* Il faut que je vous quitte, car voici Mademoiselle; si vous avez encore quelque chose à me dire, je serai à vos ordres quand vous sortirez. *(Elle se retire)*.

SCÈNE III

L'ÉTUDIANT, HANANOTO

L'ÉTUDIANT

Cela m'étonnait bien que le rendez-vous fût pour elle, la friponne. Un peu plus j'allais cependant m'y laisser prendre; et alors je ne sais vraiment ce qui serait arrivé. *(Avançant vers Hanonoto)* Une heureuse déstinée m'a permis de me rendre près de vous, Mademoiselle; mon bonheur sera sans bornes, si vous daignez m'accorder un moment d'entretien.

HANANOTO

La reconnaissance.....

L'ÉTUDIANT

(A part) Elle parle de reconnaissance..... c'est un bon commencement.

HANANOTO

..... Contractée par mon père, m'oblige à me présenter devant vous, au mépris des convenances. Daignez me pardonner cette infraction aux rites. Fort des droits que vous accordent...

L'ÉTUDIANT

(A part) J'ai des droits...., profitons-en.

HANANOTO

La signature de mon père et la mienne, votre seigneurie a exigé un entretien qu'il ne m'était pas permis de lui refuser. J'ose espérer qu'elle ne me fera aucune demande contraire à mes devoirs, et que, sans plus tarder, elle m'informera du motif de sa visite.

L'ÉTUDIANT

On prétend qu'il est, dans le ciel, un génie chargé de disposer, dès l'heure de la naissance, des unions qui devront être contractées dans ce monde. Ce génie, comme vous le savez, assemble les couples; et, après avoir solidement attaché l'âme de l'homme et celle de la femme, qui sont destinés l'un à l'autre, il les jette sur la terre. En tombant, les liens se rompent, et les deux êtres se séparent; mais, fussent-ils séparés l'un de l'autre par mille lieues, il arrive toujours un moment où ils se retrouvent pour s'épouser. C'est là, je ne puis en douter, un récit véritable; car, autrement je me demande comment il est possible que nous nous soyons rencontrés. Je ne suis venu dans cette ville que pour y passer quelques jours; et, sans vous, Mademoiselle, je n'y serais peut-être jamais revenu. Désormais mon cœur n'a plus d'autre ambition que d'obtenir un pardon pour la visite que le Destin m'a seul autorisé à vous faire cette nuit, et de vous assurer que jamais je ne me sentirai capable d'aimer autre femme que vous. — Il y a une

heure à peine, j'ignorais encore la puissance des charmes qui m'ont fait en un instant votre esclave pour la vie, et votre existence même m'était inconnue.....

HANANOTO

Mon existence vous était inconnue! Mais, seigneur, n'est-ce donc pas vous qui, malgré mes refus persistants, m'avez obligée par la menace à recevoir votre visite, au mépris des rites et au péril de ma réputation? J'avais juré de nourrir en mon cœur des sentiments éternels de mépris contre celui que j'appelais déjà mon persécuteur. A votre approche, un trouble inconnu s'est répandu dans toute mon âme; une vive agitation s'est emparée de mon corps. L'expression de la haine que je voulais vous manifester s'est arrêtée sur le bord de mes lèvres; mes pensées se sont égarées dans les sentiers inconnus des pruniers et des courges. — Ah! vous êtes bien coupable, seigneur, d'avoir voulu troubler ma triste existence, et d'avoir condamné au remords mon âme qui ne devrait éprouver en ce moment que des sentiments d'antipathie et de dédain pour vous. Comment pourrais-je jamais me pardonner ma lâche complaisance envers un homme qui profite d'une dette contractée par une jeune fille, à la demande de son père, pour exiger d'elle un mariage en dehors des règles reçues?

L'ÉTUDIANT

Vous venez, sans vous en douter, de me faire

des révélations qui m'obligent à vous apprendre de suite qui je suis, et les circonstances qui m'ont amené devant vous. Je ne mérite aucun des reproches que vous m'adressez, car je ne suis point la personne que vous comptiez recevoir cette nuit dans votre cellule. Je suis....

HANANOTO

Vous n'êtes pas, dites-vous, le marchand Tanaka-Rakousabourô?

L'ÉTUDIANT

Je suis un étudiant de Naga-saki (16); je n'ai jamais entendu parler du marchand dont vous venez de prononcer le nom. Hier soir, je me promenais par hasard aux abords de votre Couvent, lorsque j'entendis des cris poussés par un homme que la police venait d'arrêter. Cet homme était sans doute celui que vous attendiez. Une jeune servante ayant appelé, je m'avançai vers elle; et, un moment après, je fus introduit dans cette chambre, laissant à la destinée le soin de décider de mon sort. J'ignore, maintenant, si vous me pardonnerez jamais la manière insolite avec laquelle j'ai été amené à me présenter devant vous; mais j'espère que lorsque vous connaîtrez mes intentions, vous jetterez au moins un regard de bienveillance sur celui qui désormais ne saurait plus vivre, fût-ce même un moment de l'épaisseur d'un cheveu, sans que

votre pensée soit présente à son esprit. Mon père appartient à la Cour de S. A. le taïkoun, dans les conseils duquel il a servi de longues années avec le titre de ministre de la droite (17). Désireux de voir son fils lui succéder un jour dans la carrière, il a voulu que mes jeunes années fussent consacrées à l'étude des philosophes et des historiens. C'est dans ce but que je suis venu par mer à Simoda, afin de me rendre ensuite à la capitale pour y passer mes examens et me préparer au grand concours. Un génie bienfaisant m'a conduit à vos pieds et il m'a montré une déesse dont la beauté et les manières ravissantes ont su captiver, en un instant, et mon âme et mon cœur. Sans cesse renfermé dans mon cabinet de travail, je n'avais jamais songé au mariage. Je n'ai plus d'autre rêve désormais que de poursuivre mes études, pour me rendre un jour moins indigne de celle que j'ambitionne pour épouse. Et si je pouvais, avant de vous quitter, obtenir l'assurance que vous ne nourrissez point des sentiments de haine contre ma vile personne, il n'y aurait aucun obstacle au monde qui soit capable de m'arrêter dans ma carrière..... Mais je vois bien que mes paroles sont inutiles, et que l'inconvenance de ma situation m'a valu un dédain qui me poursuivra jusqu'au tombeau. J'ai entrevu tout à l'heure la félicité du ciel printannier; les nuages sombres du ciel d'automne m'annoncent maintenant la fin de ma courte existence. Vous m'ordonnez de me retirer..... vous me l'ordonnez,

n'est-ce-pas?.... Je n'ai plus qu'à vous obéir..... je me retire..... je pars..... Adieu.....

HANANOTO

Seigneur, je comprends les motifs qui vous engagent à me quitter en ce moment, et à vous excuser de l'infraction aux rites que vous avez commise en vous introduisant ainsi nuitamment dans la chambre d'une jeune fille. Mais, en me quittant de la sorte, ne dois-je point craindre, de mon côté, que vous ne prononciez un jugement sévère contre cette même jeune fille qui a pu consentir, au mépris de toutes les règles, à converser avec un homme dans une cellule d'un Couvent? Vous m'avez raconté votre histoire, daignez patienter un instant, et permettez à votre servante de se justifier à vos yeux. — Il y a un an, j'ai dû me rendre caution, à la demande de mon père, d'une dette qu'il avait contractée envers un marchand de cette ville. Mon père est actuellement dans les îles du Nord pour le service du taïkoun, et son absence ne lui ayant pas permis d'acquitter sa dette, j'ai été appelée à choisir entre un moment d'entretien dans ce cloître, et la dure nécessité de devenir la servante de ce marchand. J'avais d'abord préféré l'esclavage à cette coupable infraction aux rites; mais Madame la Supérieure du Couvent, sous la dépendance de laquelle je suis placée, m'a imposé l'obligation de recevoir cette odieuse visite. Mon intention bien arrêtée était de terminer au

plus vite ce fatal entretien; ou bien — dans le cas où je n'y pourrais parvenir — à demander à cette petite fiole le secours d'un poison qui m'aurait évité la honte de voir demain matin le soleil éclairer mon déshonneur. Le ciel n'a pas permis que cet infâme marchand puisse accomplir ses perfides projets. Serait-ce juste maintenant de reprocher à Bouddha d'avoir conduit vos pas dans cette pieuse retraite? A la crainte qui, tout à l'heure, bouleversait tout mon être, a succédé — je suis peut-être bien imprudente de vous l'avouer — je ne sais quels sentiments de confiance. Vos paroles, semblables à la rosée matinale qui rafraîchit les plantes et les dispose à recevoir les rayons ardents du soleil d'été, ont rassuré mon esprit et fortifié mon cœur. Il me semble que vous, en qui je croyais voir, il n'y a qu'un instant, mon cruel persécuteur, vous êtes au contraire un messager du divin Amida, apportant à la triste orpheline le secours de sa toute puissance. Vous m'offrez votre amour, seigneur; mais, dites-le moi, me serait-il permis de l'accepter; et que dirait votre noble père et le mien si, répondant aussi vite à vos avances, je détournais votre pensée de l'étude, et si ma rencontre fortuite avait suffi pour arrêter dans sa carrière celui qui est appelé à cueillir le muscadier à cinq branches (18), et à briller un jour parmi les illustrations de la Forêt des Pinceaux? (19). Oubliez-moi, quant à présent, seigneur, et ne songez qu'à passer avec succès les examens auxquels vous vous êtes préparé. Non-

seulement Hananoto vous pardonne, mais encore elle vous promet.....

L'ÉTUDIANT

Ah ! pourquoi cesser de parler, Mademoiselle, au moment où vous alliez rendre sans doute l'arrêt le plus solennel de ma destinée, et peut-être prononcer le mot suprême de mon bonheur? Encore un mot, je vous en conjure....... mon avenir, ma vie en dépendent..... Vous vous taisez encore.... Je me trompais donc..... Ah! je le vois, c'était mon malheur que vous alliez m'annoncer; je renonce à ma carrière, je ne me rendrai point à la capitale pour me présenter au concours; et puisque vous êtes indifférente à ma gloire.....

HANANOTO

Indifférente à votre gloire! ah! que cette supposition est cruelle pour mon cœur qui vous estime et..... qui vous aime!

L'ÉTUDIANT

(se jetant aux pieds d'Hananoto)

Vous l'avez donc prononcée cette parole qui fait frémir tout mon être, qui fortifie mon âme, qui enchaîne à jamais mon cœur. Vous songez à ma gloire, et vous ne repoussez point l'expression de mon inaltérable attachement. Encore une fois, Mademoiselle, prononcez-le, ce mot si doux, qui vient de s'échapper de vos lèvres, et répondez ainsi à l'engagement solennel que

je prends, au nom sacré de Bouddha, de ne jamais contracter d'union, si le Destin ne me permet point de devenir un jour votre époux. *(Hananoto tend la main à l'étudiant en signe d'assentiment).* C'est, dit-on, cette nuit que la Constellation de la Lyre doit s'unir au Capricorne. Sur la voûte céleste, les astres se livrent à l'amour, pourquoi endurerions-nous le froid de la solitude? Quand on a atteint l'âge du plaisir, il faut se livrer au plaisir. Et quel mal peut-il y avoir à s'emparer du jade, à ravir les parfums? Puisqu'il est possible de descendre à deux le cours de l'existence et de l'accomplir en commun, quel inconvénient peut-il y avoir à unir ses pensées dans un pacte secret? Lorsque les anciens étaient amoureux, ils n'hésitaint pas un instant à suivre les inspirations de leur cœur; attendons donc, nous aussi, avec fermeté et avec calme, le temps de l'union. Les montagnes et les rivières n'ont point de sentiment, et cependant elles savent se réunir. Comment supposer que des êtres éminemment sensibles puissent jamais consentir à s'oublier? Qu'on y songe bien : pendant l'âge des désirs, l'amour est la chose la plus importante. Mais méfiez-vous, une fois lancé, de vous arrêter à mi-chemin, et de renoncer à poursuivre votre route.

HANANOTO

Seigneur, j'ai hésité longtemps à vous découvrir mon cœur; les sentiments d'admiration pour

vous en ont débordé malgré moi; je vous ai tout avoué, tout promis; déjà les premières lueurs du jour commencent à éclairer cette demeure; il est temps que vous vous retiriez. Rendez-vous à la capitale, rempli d'ardeur et de courage, cueillir la palme académique, et ne doutez pas de mes serments. Je vous le répète, et que Bouddha et les murailles sacrées de cette sainte demeure soient témoins de mes promesses: jamais, non jamais, je le jure, Hananoto n'aura d'autre homme que vous pour époux. — Adieu!!

L'ÉTUDIANT

Vous m'ordonnez de vous quitter: j'obéis. Le souvenir de cette nuit de bonheur, l'écho de vos serments retentissant sans cesse dans mon cœur, sont les garants de mes succès. Je vous quitte, je vous dis à bientôt, je vous aime, je vous adore; adieu!!

SCÈNE III BIS (*).

LA SERVANTE (*seule*)

Ah! c'est bien le cas de dire qu'il y en a qui n'ont pas de chance, et que, dans ce monde,

(*) Cette scène ne faisait pas partie de la rédaction primitive de la pièce. Elle a été improvisée par l'auteur au moment même de la première représentation, pour donner le temps à l'un des acteurs de changer de costume âfin de remplacer une artiste qui s'est trouvée indisposée au dernier moment.

tout marche à l'opposé du sens commun. Voyez plutôt: Mademoiselle, quand on lui parlait d'un homme, on aurait vraiment dit qu'on lui parlait du diable; elle n'en voulait entendre parler à aucun prix. Et voilà que ce beau garçon lui tombe on ne sait d'où, passe toute la nuit avec elle, et ne la quitte qu'au point du jour et en lui faisant toujours *bsz, bsz (elle envoie des baisers).* Au contraire, moi qui aurais donné volontiers toutes les religieuses du Couvent, et mieux encore, s'il me l'avait demandé, pour son seul petit doigt, je l'attends vainement six froides heures à la porte du jardin; et, quand il part, il n'a pas même l'air de m'apercevoir! Ah! que j'ai tort d'aimer si vite. Mais que voulez-vous, je suis comme cela: je ne puis pas voir un homme s'approcher de moi, sans l'aimer tout de suite. Aussi pourquoi le vent d'automne a-t-il agité mollement la vague argentée? Pourquoi l'étoile scintillante a-t-elle transpercé de ses rayons folâtres la rouge amande du gynécée? Dans le vide, je n'aurai plus désormais pour Compagnon que la lune..... Mais où vont mes pensées? Il me semble que je déraisonne..... un peu. Divin Bouddha! ramène bientôt dans le couvent ce joli garçon là..... ou..... un autre. Voilà justement un homme qui vient ici avec Madame la Supérieure. Un peu de patience. Celui-là, il faut l'espérer, ne sera peut-être pas pour Mademoiselle Hananoto. Mettons-nous à l'écart, et tâchons qu'il ne nous échappe pas cette fois.

SCÈNE IV (*le matin*)

LA SUPÉRIEURE, LE PRÊTEUR

LA SUPÉRIEURE

J'espère, seigneur Tanaka, que vous ne vous plaindrez pas.

LE PRÊTEUR

Mais au contraire, je me plains, et je me plains beaucoup.

LA SUPÉRIEURE

Les amoureux sont tous les mêmes: ils ne sont jamais satisfaits. Vous pouvez cependant vous vanter d'avoir passé une bien jolie nuit.

LE PRÊTEUR

Une jolie nuit, en effet; et en bien agréable compagnie.

LA SUPÉRIEURE

Il fallait, avouez-le, que cette compagnie ait un grand charme, pour ne pas la quitter de toute la nuit et pour vous disposer seulement à rentrer chez vous au lever du soleil.

LE PRÊTEUR

J'avais de bonnes raisons pour ne pas rentrer plus tôt: j'étais chargé de chaînes.

LA SUPÉRIEURE

Les amoureux ont toujours des chaînes, le fait est bien connu. — Et l'on vous a dit de charmantes paroles?

LE PRÊTEUR

Tant de charmantes paroles, que je me serais cru dans une maison de bourreaux. Il n'y a pas de mauvais traitements qu'on ne m'ait fait subir. Après avoir été exposé plusieurs heures aux sarcasmes de cette maudite police, j'ai été jeté, comme un chien, dans une cellule froide et dégoûtante, où des monceaux d'ordures formaient la seule natte qu'on m'offrit pour me reposer.

LA SUPÉRIEURE

(A part) Son bonheur lui a tourné la tête; il ne sait plus ce qu'il dit. Voyez ce que c'est que l'amour! *(Haut)* Allons! plaisanterie à part — n'est-ce pas une immense faveur que d'être admis nuitamment dans la chambre d'une jeune personne chaste et jolie et d'y être accueilli au point de pouvoir y demeurer jusqu'à l'aube du jour? Hier, lorsque je me suis décidée — non sans peine, vous le savez — à transmettre à la charmante Hananoto l'expression de vos désirs, je ne supposais certainement pas qu'elle vous recevrait avec tant d'amabilité. A tout moment je m'attendais, au contraire, à l'entendre crier au secours, ou à la voir courir échevelée

demander à ce qu'on l'aide à terminer un entretien si contraire aux rites. Loin de là : Mademoiselle, d'ordinaire si gênée et si farouche, s'est, à ce qu'il paraît, bien vite apprivoisée ; et il a fallu qu'elle se plaise terriblement dans votre société, pour ne pas s'apercevoir qu'un entretien, qui ne devait durer que peu d'instants, se prolongeait du crépuscule jusqu'à l'aurore. Dans la crainte de quelque événement, je ne me suis pas couchée, et j'ai veillé toute la nuit à sa porte. Impossible de saisir un traître mot. Ah ! Monsieur le marchand, avez-vous chuchoté avec elle à voix basse !

LE PRÊTEUR

Faute d'avoir dormi la nuit dernière, rêverais-je en ce moment, ou bien suis-je devenu fou ? *(se touchant les bras pour se sentir)*. Mais non, je ne dors pas ; j'ai bien entendu. De grâce, Madame la Supérieure, expliquez-vous. Hananoto a passé la nuit, dites-vous, en tête-à-tête avec un homme ; mais cet homme, qui était-il ?

LA SUPÉRIEURE

La mauvaise plaisanterie ! C'était vous, par Amida ! — Ne vous êtes-vous pas rendu hier soir, à la faveur de l'obscurité, sur la place du Couvent ?

LE PRÊTEUR

Je m'y suis rendu, en effet.

LA SUPÉRIEURE

Et vous êtes entré.

LE PRÊTEUR

Entré ! — En prison, oui; mais au monastère, non.

LA SUPÉRIEURE

Pourquoi dissimuler? Osougoumo, ma servante, m'a fort bien dit qu'elle vous avait appelé à voix basse, que vous lui aviez répondu, et qu'elle vous avait ensuite introduit furtivement dans la chambre d'Hananoto, où vous êtes demeuré avec elle toute la nuit.

LE PRÊTEUR

Madame la Supérieure, vous ne savez donc pas ce qui m'est arrivé? — Au moment de me présenter à la porte du Couvent, la police est arrivée, et, me prenant pour quelque malfaiteur, elle m'a arrêté, bâtonné et conduit à la prison de la ville, dont je viens seulement de sortir tout à l'heure. Si donc un homme s'est introduit chez Hananoto..... ce n'était pas moi. — Divin Bouddha, de quel affreux coup viens-tu donc de me frapper!

LA SUPÉRIEURE

Mais c'est impossible : je connais trop le caractère et la pudeur de Hananoto pour croire

qu'elle ait pu consentir à recevoir un autre homme que vous dans sa cellule, et, sans appeler au secours, sans bruit, passer une nuit tout entière à causer avec un inconnu. Osougoumo! Osougoumo! faitesvenir Mademoiselle.

LE PRÊTEUR

Ne cherchez pas davantage à me tromper, Madame la Supérieure du Couvent du Dragon Vert. — Je vous ai prévenue: comme vous agirez, j'agirai moi-même. Vous m'avez indignement joué; ma colère n'aura plus de bornes. L'heure de la vengeance est la seule que je veuille désormais entendre sonner.

SCÈNE V

LE PRÊTEUR, LA SUPÉRIEURE, HANANOTO

LE PRÊTEUR

Payez-moi, Mademoiselle, ce que vous me devez, et sur-le-champ. Je ne veux plus attendre une heure. Sinon, je cours chez le magistrat, et dans un moment la police viendra vous arrêter pour gagner, comme servante, par votre travail, la somme que vous vous êtes engagée à me rembourser. J'étais disposé à renoncer à cette somme, capital et intérêts, si vous consentiez à devenir mon épouse; et, au lieu de cela,

vous vous êtes abandonnée à un inconnu qui s'est glissé d'une manière criminelle jusque dans votre appartement intérieur. Répondez..... voulez-vous me payer..... encore une fois répondez, répondez !

HANANOTO

Mon union est la belle union des oiseaux phenix, comment consentirais-je à m'avilir avec vous, âne à la tête chauve? Si quelqu'un s'est introduit dans ma chambre, c'est vous qui par votre audace et par votre coupable ambition, lui avez préparé le chemin. Qui donc a fait venir dans ce Couvent un saule pleureur aux gracieux mouvements et l'a planté dans l'étang intérieur? Et à qui la faute si le vent printannier (20) a doré du pollen de ses fleurs fraîchement écloses la surface de l'eau doucement agitée? Lorsqu'on a laissé pousser sur la treille les branches étroitement entrelacées de la glycine violacée, qui pourrait séparer la plante de la latte qu'elle serre étroitement, sans anéantir l'une et l'autre? — Je le sais: la signature, que j'ai apposée au bas de la reconnaissance de mon père, me condamne à devenir aujourd'hui votre servante..... votre épouse jamais. Allez chercher la police; je suis prête à la suivre.

LA SUPÉRIEURE

Mais, mon enfant, y songez-vous? Il faut né-

cessairement qu'un Génie de l'enfer ait juré de nous perdre l'une et l'autre, pour avoir préparé d'aussi abominables événements. Songez-y bien, je vous le répète, tandis qu'il en est temps encore: la fille d'un officier du taïkoun, servante d'auberge, versant à boire à des manants avinés, et exposée à toutes leurs manières grossières et malhonnêtes..... mais c'est un malheur affreux, qu'il faut éviter à tout prix. Consentez.

HANANOTO

Assez, Madame la Supérieure, vos stratagèmes, vos coupables conseils, ont ouvert à un homme la porte vermillon du gynécée. Vous avez permis à un étranger, sans le consentement de mon père, de désirer la pêche azurée du Ciel, d'ambitionner la jade, de convoiter les parfums. Vous avez aidé à franchir le pont rouge construit sur l'étang; vous avez laissé la lune caresser doucement la vague cristalline; vous avez amené le sceptre empourpré dans le pavillon de velours de l'Occident. Vos discours désormais ne sauraient avoir d'écho dans mon cœur. — J'obéirai aux dures exigences du sort; mais je ne trahirai pas mes serments.

LA SUPÉRIEURE

Mais encore.....

LE PRÊTEUR

Inutile, Madame la Supérieure, d'insister davantage. J'ai suffisamment compris. Et puisque Hananoto jure de ne point trahir ses prétendus serments, il ne me reste à moi qu'à accomplir à mon tour l'expression de ma vengeance.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

(La scène représente l'intérieur d'une maison de thé. Des vases de vin sont disposés sur les tables. Au lever du rideau, il se fait un grand bruit de buveurs enivrés).

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÊTEUR,
BUVEURS, L'ÉTUDIANT *(déguisé en buveur)*,
HANANOTO

1er BUVEUR

C'est l'heure du repas, amis! Livrons-nous à la joie. Buvons, rions, chantons. Le vin et la chanson, c'est la fortune de l'ouvrier.

LE PRÊTEUR

Je viens de recevoir une barrique d'excellent Saké (21). Je prie mes hôtes de vouloir bien en goûter. Hananoto, verse-nous à boire. — J'espère, mes seigneurs, que vous en serez contents. *(Marque d'assentiment des buveurs).*

2me BUVEUR

Eh! la fillette! Est-ce que vous avez juré de m'oublier?

1er BUVEUR

Pour égayer nos instants, qui pourrait nous chanter quelque joli morceau?

2me BUVEUR

Vous-même, Djirô, ne voudriez-vous pas nous chanter la romance chinoise que vous avez composée sur l'air du *Mao-li-hoa?* (22).

1er BUVEUR

Volontiers; mais à la condition que nous la chantions en chœur et qu'ensuite vous et Tanaka vous chantiez à votre tour *(signe d'assentiment).*

2me BUVEUR

Avant qu'on chante, fillette, allume-moi ma pipe.

LE PRÊTEUR

Commencez donc, nous vous écoutons.

1er BUVEUR

Voici la chanson chinoise des *Amis du vin:*

Comme un éclair fugitif,
Passe en un jour la jeunesse;
Et des ans sur le récif,
Vient échouer la vieillesse.
Chassons bien loin la tristesse.
Nul ne doit être rétif,
Aux doux plaisirs de l'ivresse.

Hao yé to sièn hoa
Yu tchao yu jih loh tsaï wo kia
Wo pen taï pouh tchu men,
Toui hoeh sien hoa, cull loh.

L'or donne un bonheur fictif,
A rien ne sert la sagesse.
D'une femme le captif,
Est un sot plein de faiblesse.
Chassons bien loin la tristesse,
Nul ne doit être rétif,
Aux doux plaisirs de l'ivresse.

Hao yé to sièn hoa, etc.

A vous maintenant, Tanaka, de nous chanter la romance que vous nous avez promise.

2me BUVEUR

Ne savez-vous pas une chanson chinoise du célèbre Li Taïpé? (22). Aucun poëte n'a su mieux célébrer le vin, les buveurs et les bons vivants.

LE PRÊTEUR

Si une chanson de Li Taïpé peut vous plaire, je vous la réciterai de mon mieux.

1er BUVEUR

Eh! la belle, là bas! Tu songes sans doute à la lune, mais tu ne songes guère à remplir nos tasses. Tu ne vois donc pas qu'elles sont vides depuis longtemps. (*Hananoto fait le tour des buveurs en versant à boire).*

LE PRÊTEUR

Voici la chanson du célèbre Li Taïpé:

Du fleuve Jaune, amis, les ondes chaque jour,
Du ciel vers l'Océan s'éloignent sans retour.
Au miroir indiscret cachez votre figure
Pour oublier des ans la livide parure.

Vos cheveux, ce matin, tels que du satin noir,
A la neige en blancheur le disputent ce soir.
Saisissons le plaisir en ce monde qui passe,
En contemplant la lune, emplissons notre tasse.

Ce que donne le Ciel, c'est pour nous en servir.
Pourquoi donc à notre or toujours nous asservir?
Que l'on cuise un mouton; ce bœuf, qu'on le découpe,
Et trois cents fois de suite emplissons notre coupe.

Je n'ambitionne point des mets fins, délicats,
Mais un enivrement dont on ne sorte pas.
Les sages, les savants, sont perdus dans l'histoire;
Du nom des buveurs seuls on garde la mémoire.

Li Taïpé a raison de dire que les noms des vrais buveurs passent à la postérité; mais ceux des amoureux y passent également. Et si j'aime à boire, j'aime aussi les fillettes. Il est vrai que les meilleures ne valent pas un broc de vin. Jamais le vin n'a refusé au buveur la jouissance qu'on lui demande: les femmes, au contraire, sont d'autant moins aimables qu'elle nous voient plus entichés d'elles.

1er BUVEUR

Eh! eh! mon vieux, vous êtes donc encore amoureux? Je vous plains, car à vous entendre parler, on soupçonne que vous n'êtes pas payé

de retour. Quelle est donc cette belle qui vous fait aller de la sorte?

LE PRÊTEUR

Faut-il vous le dire? Hananoto, ma servante, me tourne la tête depuis longtemps, et plus je me montre affectueux pour elle, plus elle est fière et revêche. C'est à en devenir fou. Rien ne peut la toucher: prières, supplications, promesses, menaces, tout est inutile. A peine daigne-t-elle me répondre quand je fais tous mes efforts pour lui plaire et obtenir de sa jolie bouche une seule bonne parole.

2me BUVEUR

Ah! le grand nigaud!.... A votre âge est-il possible d'être encore si naïf et si emprunté? C'est bon pour les jeunes gens, de passer des journées et des mois à soupirer auprès de la femme qu'ils se sont mis en tête d'aimer. Quand on est arrivé à un âge raisonnable, il ne faut pas imiter l'enfant qui ne veut pas manger, si on ne lui introduit les morceaux dans la bouche; il faut savoir les introduire soi-même et sans demander la permission à personne. Ah! la bonne plaisanterie! Hananoto, votre servante, qui veut faire de la vertu et de la poésie! Attrapez-moi donc la gaillarde comme il faut, et apprenez lui qu'elle est ici pour faire votre volonté et non la sienne. Quand vous l'aurez traitée une bonne

fois avec un peu de roideur, elle ne se fera plus tant prier à l'avenir.

LE PRÊTEUR

Ma foi, mes amis, je crois que vous avez raison. Vidons encore quelques tasses pour nous affermir l'esprit, et je ne dis pas qu'aujourd'hui même je ne suivrai point votre conseil. Hananoto, viens ici.

HANANOTO

Buvez, excitez-vous au crime que vous méditez! La triste Hananoto a pu supporter vos affronts de tous les jours, elle saura échapper au déshonneur dont vous la menacez; et, s'il le faut.....

2me BUVEUR

Voilà la petite qui raisonne; si nous l'écoutions nous lui ferions la partie trop belle. Amis, chantons maintenant une ode japonaise suivant l'accent de notre pays, et que nos voix couvrent les folles raisons de la fillette:

Kiou-siou daï itsi-no moumé,
Kon-ya kimi-ga tamé-ni hirakou.
Hàna-no sin-ghi-wo siran-to hosseba,
San-kô ts'ki-wo foundé kitaré (23).

LE PRÊTEUR

As-tu fini de bouder maintenant, ma belle Hananoto? Je n'ai plus l'humeur à la tristesse.

Il faut que tu viennes te divertir et boire avec nous. Sinon.....

HANANOTO

Sinon?

LE PRÊTEUR

Je t'apprendrai de la bonne manière, que tu es ici pour m'obéir. Avance, et plus de grimaces. *(Hananoto, au lieu d'avancer, recule de quelques pas; le prêteur se lève et court pour se saisir d'elle; les buveurs le suivent pour le seconder).*

L'ÉTUDIANT

Un moment! *(Le prêteur veut le repousser. L'étudiant rejette son pardessus, et apparaît en officier du taïkoun).*

LE PRÊTEUR

Un officier du taïkoun!

HANANOTO

Bouddha! tu m'a sauvée!

L'ÉTUDIANT

Vous l'avez dit: un officier du taïkoun, et le Commissaire extraordinaire de son Altesse Impériale dans la ville de Simoda. *(Le prêteur et toute l'assistance se mettent à genoux).* Gardes! qu'on fasse entrer le peuple!

SCÈNE II

LE PRÊTEUR, LA SUPÉRIEURE, L'ÉTUDIANT, HANANOTO, LES BUVEURS, RELIGIEUSES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, AGENTS DE POLICE

LE PRÊTEUR

Que pouvons-nous faire pour le service de Votre Seigneurie?

L'ÉTUDIANT

Obéir aux ordres de la justice qui vient châtier les coupables. Tanaka Rokousabourô, vous avez prêté au seigneur Rokoubara Yeïsan, une somme de mille taëls à la condition qu'il vous rendrait 3000 taëls au bout d'un an. Malgré l'usure dont vous vous êtes rendu coupable, je consens à ce que cette somme vous soit rendue; mais avant cela, considérant que vous avez abusé d'une reconnaissance sur laquelle vous avez fait apposer la signature d'une jeune personne noble et chaste dans la pensée d'abuser un jour de son innocence, qu'en outre, tout à l'heure vous avez essayé de la déshonorer par la force, je vous condamne à avoir la tête tranchée. Les buveurs, qui vous ont encouragé à accomplir l'acte criminel que vous vous disposiez à consommer,

auront à aider à votre inhumation, dont les dépenses seront couvertes avec les taëls qui vous sont dûs, et recevront, aussitôt après, chacun 50 coups de bambou et entreront ensuite dans la classe déshonorante des Yéta (24) ou écorcheurs d'animaux. Enfin une inscription sera placée à l'entrée de votre maison pour l'édification de la population du pays et pour lui servir de leçon dans l'avenir. Gardes, faites entrer le peuple; *(s'adressant à la police)* garottez sur-le-champ ces misérables et conduisez-les à la prison de la ville, jusqu'à ce qu'on en ait fini avec eux. *(Se tournant vers Hananoto)* Quant à vous, Mademoiselle, qui avez sû vous conserver chaste et pure, au milieu de tant de périls qui ont assailli votre tendre jeunesse, il vous appartient de décider de votre sort. Encouragé par vos serments, j'ai travaillé sans relâche à me rendre digne de vous. Dans mon cabinet d'étude, j'ai médité nuit et jour les écrits des sages de l'antiquité, les historiens et les poëtes; et lorsque le sommeil menaçait de m'arracher à l'étude, j'ai imité cet infatigable lettré qui plongeait une aiguille dans sa cuisse pour ne point s'assoupir (25). Le succès a couronné mes espérances; j'ai passé successivement tous mes examens; j'ai appelé sur mon humble personne l'auguste regard du taïkoun, qui a daigné m'élever au rang que j'occupe aujourd'hui dans cette ville. Votre noble père, qu'un décret vient de nommer ministre à Yédo, m'a remis son consentement pour notre mariage. Si votre cœur n'a pas changé à

mon égard, il lui est permis en ce moment de se déclarer.

HANANOTO

(se jetant aux pieds de l'étudiant)

J'ai juré de n'avoir jamais d'autre homme que vous pour époux, comment pourrais-je changer de pensées alors que vous venez de sauver mon honneur..... et ma vie?

L'ÉTUDIANT

Rendez-vous donc de ce pas avec Madame la Supérieure au Couvent du Dragon Vert. De mon côté, je vais faire préparer les cérémonies nécessaires à la célébration de notre mariage.

LE PRÊTEUR

Et moi, je vais mourir sans trop m'attrister; car, avec de tels compagnons, je n'aurais vraiment pas de chance, si je parviens point à m'ouvrir la clé des champs.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE

APPENDICE

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

ACTE PREMIER

(1) *Simoda* est une petite ville située à l'entrée du golfe de Yédo, et à l'extrémité de la presqu'île d'*Idzou*. (Latitude N. 34° 36'; longitude E. 136° 30' 26").

(2) Le *taël* (en japonais *ryô,* en chinois *liang*) était, dans ces derniers temps, l'unité des monnaies d'or au Japon; sa valeur a souvent varié, ainsi que celles des monnaies d'argent qui n'étaient souvent acceptées qu'en raison de leur poids. Tout récemment le gouvernement de Yédo a décidé la réorganisation de son système monétaire de sorte que de nouvelles pièces ont été frappées dans la forme et suivant les principes des monnaies européennes et américaines. Les premiers spécimens de cette monnaie remarquable à plus d'un titre ont été apportées à Paris par les officiers qui ont précédé l'ambassade du Mikado dans cette capitale.

(3) Surnom du bouddha *Çakya-mouni.*

(4) *Souinine,* onzième Mikado ou souverain-pontife des Japonais, vécut, suivant les annales indigènes, de l'an 29 avant notre ère à l'an 70 après cette époque. Son règne fut, dit-on, de 99 ans. Il appartient à cette période de l'histoire du Japon où le nombre des princes centenaires est tel que les savants européens ont, dans ces derniers temps, émis des doutes sur l'authenticité des chroniques indigènes qui nous en font connaître l'existence.

(5) *Kô-bô daï-si* « le Grand-Maître qui propage la Loi » naquit le 15ᵉ jour du 6ᵉ mois de l'an 774 de notre ère. C'est un des philosophes les plus célèbres et les plus populaires du Japon. Ardent sectateur de la doctrine indienne du bouddha Çakya-mouni, il ne se contenta pas des notions religieuses qu'il avait acquises dans le couvent du Nippon et s'embarqua pour la Chine où il alla compléter ses études. A son retour dans sa patrie (en 806), après trois ans d'absence il composa le syllabaire communément usité de nos jours sous le nom de *hira-kana.* Parmis les ouvrages les plus répandus de cet illustre missionnaire, il faut citer le *Zits-go-kyô* ou « Livre sacré des paroles de Vérité », dont M. Léon de Rosny doit faire paraître prochainement la traduction. Kô-bô daï-si mourut en 835.

(6) *Taïkoun*, littéralement « Grand prince », est le nom donné par les européens aux *Syô-goun* ou généralissimes des armées japonaises.

On sait que, jusque dans ces derniers temps, ces officiers avaient accaparé entre leurs mains les rênes du gouvernement et s'étaient arrogé la plupart des prérogatives de la souveraineté. Comme les Maires du Palais des Mérovingiens, ils feignaient de reconnaître la souveraineté des princes légitimes du pays, mais, en maintenant ceux-ci dans une luxueuse captivité, ils étaient arrivés à rendre leur autorité purement nominale. Les Hollandais, qui ont eu longtemps le privilége exclusif du commerce avec le Japon, donnaient aux *Syôgoun* le titre d'*empereurs temporels*. — La dernière révolution japonaise a détruit la puissance syôgounale, supprimé leur dynastie et rendu la souveraineté absolue de l'empire aux *Mikados* ou héritiers directs des premiers empereurs du Japon.

(7) Les Japonais, à l'exemple des Chinois, emploient communément par pronoms de la première personne des locutions d'une modestie excessive. En revanche, ils ne trouvent point de termes trop honorifiques pour remplacer les pronoms de la seconde personne.

(8) Les peuples bouddhistes ont horreur du sang versé, fût-il celui des animaux les plus immondes. Les dévots ne consomment jamais de viande et ont soin de filtrer l'eau dans la pensée de ne point avaler d'êtres vivants.

(9) Ce précepte est consigné dans une foule de livres de morale bouddhique et confucéiste. Voyez notamment le « Livre de la Récompense des Bienfaits Secrets », traduit du chinois par

M. Léon de Rosny et publié dans les *Annales de philosophie chrétienne,* 4e série, tome XIV.

(10) Suivant la coutume japonaise.

ACTE SECOND

(11) Allusion à la fille du mandarin.

(12) Marque de respect et de haute politesse chez les Japonais.

(13) Cette cérémonie, à laquelle les Chinois ont donné le nom de *ko-toeu*, est pratiquée dans des circonstances solennelles, sur le passage de l'empereur ou devant un représentant haut placé de l'autorité impériale.

(14) L'un des surnoms du bouddha.

(15) La grue est un oiseau fréquemment chanté par les poëtes de l'extrême Orient. Cet échassier doué d'une rare prudence (les grues ne dorment jamais sans que quelques-unes ne fassent sentinelle pour la sécurité de celles qui reposent), est considéré par les Japonais comme un des animaux qui vit le plus longtemps.

ACTE TROISIÈME

(16) *Naga-saki,* c'est-à-dire « Le long promontoire » est une des cinq grandes villes impériales du Japon; c'est en outre un des ports les plus fréquentés par les européens, qui y ont été admis pour commercer en vertu des derniers traités.

(17) Les ministres sont souvent désignés au Japon, de même qu'en Chine, par les mots *sa-you* «gauche-droite», parcequ'ils sont censés constamment placés à la droite ou à la gauche du souverain. Parmi les *San-kô*, qui sont en l'absence des *Kwan-bak*, les premiers ministres des Mikados, se trouvent les *Sa-daï-zin* ou « Grands Mandarins de la gauche », et les *Ou-daï-zin* ou « Grands Mandarins de la droite ». Cette même locution se retrouve dans toute une série d'autres titres de fonctionnaires japonais.

(18) C'est-à-dire «à cueillir la palme académique ».

(19) La « Forêt des Pinceaux » (en chinois: *han-lin*) est le nom de la célèbre académie de Péking. «Les missionnaires européens, dit le P. Ko, comparent le Collége des Han-lin à l'Académie des Sciences de Paris. La comparaison est juste à bien des égards: nos Han-lin sont en Chine, dans la République des lettres, ce que sont en France MM. de l'Académie dans la haute sphère des mathématiques et des sciences dont ils s'occupent. Le Collége impérial est composé des plus beaux esprits, des plus grands génies et des plus savants hommes de tout l'Empire. Mais, ce qu'on ne sait peut-être pas au-delà des mers, et ce qui peint bien notre gouvernement, une partie de ces grands lettrés est occupée à tenir le pinceau pour le Prince, une partie est chargée de l'enseignement public dans les grandes écoles qui sont aux quatre portes du Palais; les autres *habitent un hôtel magni-*

fique, où, loin du bruit et de la dissipation, ils travaillent sans relâche d'un hiver à l'autre. Chacun y est occupé, selon son génie et son talent, aux différents ouvrages dont ce corps de savants est chargé par l'Empereur; il a sous la main tous les trésors littéraires de l'Empire, et il est ***environné de toutes les aisances et de toutes les facilités qui adoucissent le travail.*** Ses moments sont tous à lui, et on ne le presse jamais de finir. Un avantage encore bien précieux, les connaissances de ses collègues, lui sont acquises. Associés à sa gloire et responsables de ses surprises les plus légères, ils sont aussi intéressés à lui communiquer leurs lumières, que lui à les demander. Voilà pourquoi ce qui sort du pinceau des Han-lin a un degré d'exactitude et de perfection dont on ne voit guère d'exemples dans le reste de l'univers » (*Mémoires concernant les Chinois,* tome I, page 17).

(20) Dans la poésie chinoise et dans la poésie japonaise les mots « Vent », « Lune » et « Automne », entraînent généralement une idée d'*amour.*

ACTE QUATRIÈME

(21) *Saké* désigne le vin de riz fermenté; le vin chinois est désigné sous le nom de *Siou* ou de *boud-dô siou* « vin de raisin. » (Voy., sur le vin chinois, la notice insérée dans le *Bulletin de l'Athénée Oriental,* tome II, page 68).

(22) Voici un essai de notation de cette chanson :

CHANSON CHINOISE DES AMIS DU VIN

sur l'air du *Mao-li-hoa*



Comme un é - clair
Passe en un jour
Hao yé to



fu- gi - tif, Et des ans sur
la jeu - nesse;
sièn hoa Yu tchao yu



le ré - cif, Vient é-chou - er la
jih loh tsaï wo kia



vieil - les - se. Chas - sons bien loin
Wo pen taï pouh tchu

la tris - tesse. Nul ne doit
men, Tout

être ré - tif Aux doux plai-
choh sièn hoa,

sirs de l'i - vresse.
cull loh.

(22) *Li Taïpé*, le plus célèbre des poëtes du moyen-âge chinois naquit dans la province du Sse-tchouen, en 702 de notre ère. L'empereur de Chine, malgré le penchant très-prononcé de ce lettré pour l'ivresse, le fit venir à sa cour et le combla de faveurs. Passant des journés entières dans sa société, il condescendait parfois à lui servir de secrétaire. L'extrême bienveillance du monarque ayant soulevé contre lui la jalousie d'un eunuque très-puissant au palais impérial, Li Taïpé abandonna la cour et parcourut les

provinces se livrant sans relâche à sa passion pour la boisson. Un jour qu'il faisait une promenade en barque, dit une légende, le vin lui tourna la tête et le fit chavirer dans le fleuve. Suivant le vœu qu'il avait souvent exprimé durant sa vie, il mourut ainsi dans l'élément liquide au milieu d'une joyeuse ivresse. Plusieurs pièces de ce célèbre poëte ont été traduites par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys dans son recueil de *Poésies de l'époque des Thang* (Paris, 1862; in-8°).

(23) On trouvera la traduction de cette chanson intitulée l'*Invitation*, ainsi que sa notation musicale dans l'*Anthologie japonaise*, traduite par M. Léon de Rosny (Paris, 1872, in-8°, page 167).

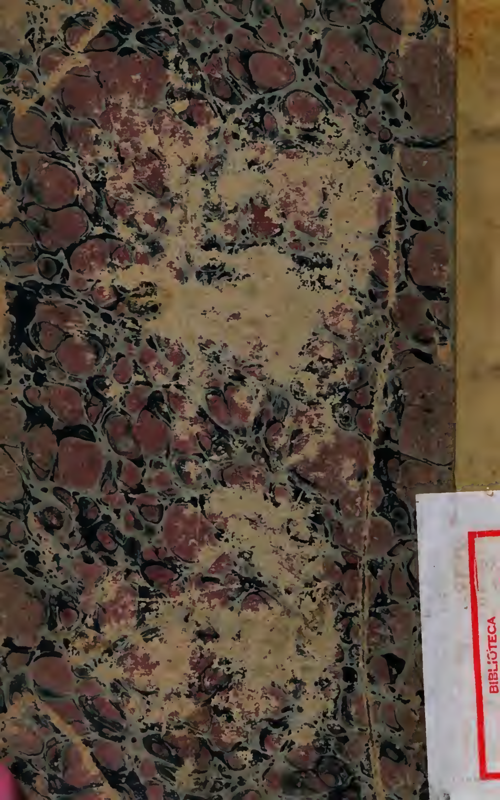
(24) Les *Yéta* sont les véritables parias du Japon; il ne leur est pas permis d'entrer dans les maisons des autres Japonais, ni de contracter des unions avec eux. Ils sont en quelque sorte parqués dans des territoires particuliers qui par suite de leur présence sont voués à l'infamie; il existait même une singulière coutume suivant laquelle les terrains occupés par ces misérables ne comptaient point dans les évaluations du cadastre ni dans le calcul des distances géographiques. Les Yéta forment une sorte de corporation à la tête de laquelle est placé un chef, pris parmi eux, et qui est considéré comme leur roi. Ce chef jouissait d'ordinaire d'une grande fortune, mais était obligé, comme tous ses sujets, de vivre à l'écart et de souffrir tous les affronts imposés à sa caste.

(25) Allusion à un lettré chinois qui attachait en outre sa queue au plafond de son cabinet d'étude afin de ne pas pouvoir s'abandonner au sommeil.

FIN






BIBLIOTECA